une heure de mariage

opera

un acte

PERSONNAGES.

M. DE MARCÉ, oncle de Germeuil.
GERMEUIL, mari d'Élise.
SAINT-ANGE, ami de Constance.
CONSTANCE, amie d'Élise.
ÉLISE, femme de Germeuil.

La scène se passe à la campagne, à quinze lieues de Paris, chez M. de Marcé.

L'acteur le premier inscrit tient la droite, ainsi de suite.

UNE HEURE
DE MARIAGE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon orné de tableaux de famille.

—

CONSTANCE, GERMEUIL, ÉLISE.

ÉLISE.

Comment! personne!

CONSTANCE.

C'est singulier! nous descendons de voiture, et nous ne voyons pas une ame!... Nous arrivons jusque dans ce salon, et il ne se présente pas même un domestique pour nous recevoir!

GERMEUIL.

En effet... cette solitude est d'un bien triste

présage. Mon pauvre oncle était si mal ! tous ses gens sont sans doute occupés à lui rendre des soins... Pardon... Je monte dans sa chambre, et je vous rejoins à l'instant, pour vous donner de ses nouvelles.

SCÈNE II.

CONSTANCE, ÉLISE.

CONSTANCE.

Ton mari croit son oncle bien mal ; moi, je suis sûre qu'il jouit d'une excellente santé. Dans mon enfance, quand il venait à la maison, il était déjà malade imaginaire. Il passe les trois quarts de sa vie à faire des testamens, et à suivre des ordonnances de médecin. Cela est au point qu'il a logé son notaire au premier et son docteur à l'entresol, afin de les avoir toujours sous sa main.

ÉLISE.

Ah ! mon Dieu ! que cette maison est triste !

CONSTANCE.

Mais regarde donc ces grands tableaux : de quel siècle sont ces figures grotesques ?

ÉLISE.

Ce sont probablement les aïeux de mon oncle.... de bons marchands, de bons culti-

vateurs. Prends bien garde, Constance, ne va pas plaisanter là-dessus; tu sais ce que mon mari nous a dit du caractère de M. de Marcé, c'est un homme qui respecte la vieillesse, qui prêche toujours la décence, les bonnes mœurs, la fidélité conjugale.

CONSTANCE.

Oui, je le sais : le cher homme tient aux vieilles opinions... Allons, ma bonne amie, sois donc un peu plus gaie.

ÉLISE.

Eh ! le puis-je ? Tu connais ma situation ; M. de Marcé ignore que je suis mariée secrètement avec son neveu. Il le presse tous les jours de t'épouser... C'est la condition qu'il met au don de sa fortune.

CONSTANCE.

Oh ! il faudra bien qu'il change de sentiment : il veut m'enrichir parce que mon père était son meilleur ami. C'est à merveille ! Je suis très-reconnaissante du bien qu'il veut me faire : mais peut-il me forcer à le recevoir ?

ÉLISE.

Oh ! ma bonne Constance, je n'oublierai jamais ton généreux sacrifice.

CONSTANCE.

Va, ma chère Élise, le sacrifice n'a pas été bien pénible. Quand même le cœur de Ger-

meuil n'eût pas été engagé ailleurs.... je t'avouerai que le mien...

ÉLISE.

Serait-il possible qu'une inclination ?.....

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu ! oui ; je te l'avais caché jusqu'à ce jour... Il y a deux ans que je rencontrai chez ma tante un jeune homme charmant ; sa gaîté, son enjouement me le firent distinguer d'abord ; tu sais que je suis un peu folle de mon naturel : nous nous amusions des ridicules des hommes, de la coquetterie des femmes ; enfin nous passions le tems le plus innocemment du monde, mais un beau jour, juge de ma surprise !...

COUPLETS.

I.

Il m'en souvient, long-tems ce jour
Sera présent à ma pensée :
Il osa me parler d'amour,
D'abord je dus être offensée.
Ne paraissez jamais ici,
Lui dis-je alors d'un ton sévère :
Ma bouche, hélas ! parlait ainsi,
Mes yeux disaient tout le contraire.

II.

Eh bien ! dit-il, si mon ardeur
Peut vous causer la moindre peine,
Sans murmurer, mon triste cœur
Saura bientôt briser sa chaîne :
Je n'aime plus dès-aujourd'hui.
Mais il n'était pas bien sincère :
Sa bouche, hélas ! parlait ainsi,
Ses yeux disaient tout le contraire.

III.

Nos yeux peignaient si bien l'amour !
Nos faibles cœurs dirent de même.
Femmes, craignez le premier jour
Où votre amant dit je vous aime ;
Et pour répondre à ses aveux,
Si vous prenez le ton sévère,
Faites en sorte que vos yeux
Ne disent pas tout le contraire.

Eh bien ! ma chère amie, malgré les aveux les plus tendres, croirais-tu que quelque tems après il partit ?

SCÈNE III.

CONSTANCE, GERMEUIL, ELISE.

ÉLISE.

Eh bien! mon ami?

CONSTANCE.

Quelle nouvelle?

GERMEUIL.

C'en est fait!

ÉLISE.

Ah! mon Dieu!

GERMEUIL.

Nous sommes perdus!

CONSTANCE.

Votre oncle est mort?

GERMEUIL.

Pas du tout. Il est parti pour la chasse dès quatre heures du matin; c'est ce que vient de me dire le jardinier.

ÉLISE.

Ah! tu me rassures. Que signifie donc cet air triste?

CONSTANCE.

Mon cher Germeuil, il y a dans tout ceci un mystère.... En me fesant partir de Lyon avec votre femme, vous me promîtes de m'expliquer le motif de notre voyage, aussitôt que nous serions arrivés chez votre oncle. Nous y voici, je vous somme de votre parole.

GERMEUIL.

Vous allez bien m'en vouloir, Constance?

CONSTANCE.

Eh ! pourquoi ? Ne suis-je pas votre amie ?

GERMEUIL.

J'avoue que ma conduite doit vous paraître bien extraordinaire..... Mais écoutez-moi, je vais vous mettre au fait... Vous savez que je suis sans fortune, et que mon oncle me menace de me déshériter si je ne vous épouse pas.

CONSTANCE.

Oui, je sais tout : Élise était secrètement votre femme, je ne pouvais pas être la vôtre... Eh bien ! qu'avez-vous de plus à m'apprendre?

GERMEUIL.

Le voici : il y a trois jours qu'un courrier dépêché par mon oncle m'apporta la lettre que je vais vous lire.

CONSTANCE.

Voyons.

GERMEUIL, lisant.

« Mon cher neveu, je sens approcher mes » derniers momens, et je vous écris de mon » lit de douleur. Je vous ordonne d'épouser » Constance, et de me la présenter avant que » je ne quitte pour jamais cette vie. Vous sa- » vez que son père, après m'avoir rendu les » plus grands services dans mon commerce, » a éprouvé des malheurs, et m'a chargé, à » sa mort, de veiller à l'établissement de sa » fille. Je vous attends sous trois jours avec » votre femme. Dans tous les cas, faites-moi » part de votre résolution, par le retour de » mon courrier..... Mais songez bien que le » notaire est mandé, et que les termes de votre » lettre dicteront ceux de mon testament.

» Je suis, en attendant le plaisir de vous » voir, votre bon oncle, Marcé.

» *P. S.* Si par hasard j'étais mort, ne con- » cevez aucune inquiétude, j'ai songé à tout, » et vous ne serez pas mal reçu. »

CONSTANCE.

Quel original ! Eh bien ! que lui avez-vous répondu ?

GERMEUIL.

Je lui ai répondu que je vous avais épousée hier.

CONSTANCE.

Moi ?

ÉLISE.

Est-il possible !

GERMEUIL.

Et conformément à ses ordres, nous partirons aujourd'hui pour son château.

CONSTANCE.

En vérité, vous avez fait là un joli chef-d'œuvre !

GERMEUIL.

J'en conviens.

ÉLISE.

Oh ! mon ami, quelle étourderie !

GERMEUIL.

Croyant mon oncle à l'agonie, je voulais vous présenter à lui comme ma femme.

CONSTANCE.

Au moins deviez-vous me mettre dans la confidence avant de partir.

GERMEUIL.

Faut-il vous l'avouer ? Je craignais d'éprouver un refus.

CONSTANCE.

Mais quel rôle destinez-vous à votre femme?

GERMEUIL.

Celui d'une amie qui vous est tendrement attachée, et qui ne vous quitte jamais; c'est sous ce titre que je l'ai annoncée à mon oncle... Par ce moyen j'espérais... ou plutôt je n'espérais rien... Je suis le plus malheureux des hommes; et maintenant nous n'avons plus d'autre ressource que de remonter en voiture et de retourner à Lyon le plus tôt possible.

CONSTANCE.

Vous pouvez vous flatter d'avoir une bien mauvaise tête, M. Germeuil, et, en vérité, je rends grâce au ciel de ce que je ne suis pas réellement votre femme.

GERMEUIL.

Enfin! que voulez-vous donc que je fasse?

ÉLISE.

Il faut nous jeter aux pieds de M. de Marcé, et lui tout avouer.

CONSTANCE.

Autre imprudence. Quand vous irez embrasser ses genoux, et lui dire d'un ton lamentable : mon cher oncle, je vous ai trompé, je vous supplie... je vous demande pardon..... Qu'en résultera-t-il? C'est un homme brusque, colère, qui ne revient jamais de ses opinions, et vous devez tout craindre de son ressentiment.

GERMEUIL.

Mais...

CONSTANCE.

Laissez-moi donc finir. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre assez de sang-froid pour prendre un parti sage... Moi, je suis plus calme, je vois mieux les choses, et si vous voulez me donner plein pouvoir, je me charge de la négociation.

GERMEUIL.

J'y consens de bon cœur.

ÉLISE.

Excellente amie !

CONSTANCE.

D'abord c'est un point convenu, je suis votre femme par *interim* ; votre oncle est un bon campagnard sans façon ; je commence par lui déplaire.

GERMEUIL.

Cela sera bien difficile.

CONSTANCE.

Pas du tout. Je vais paraître étourdie, coquette, évaporée... Ne vous embarrassez pas de mon personnage, j'y mettrai du naturel. Quant à toi, ma bonne amie, charge-toi du rôle contraire ; fais ta cour à M. de Marcé, et quand il sera bien en colère contre moi, peut-être pourrons-nous risquer un aveu.

GERMEUIL.

Vous êtes charmante!

CONSTANCE.

Ah! çà, mon cher époux, j'espère que vous aurez des égards pour votre femme; Élise, pas de jalousie : songez bien, Germeuil, que vous n'avez que le titre de mari... Ne soyez pas bourru, grondeur, mais ne vous montrez pas trop empressé, trop galant; car on pourrait bien deviner que je ne suis pas votre femme.

ÉLISE.

Prenons bien garde de nous trahir.

TRIO.

GERMEUIL, ÉLISE, CONSTANCE.

Mes chers amis, n'oublions rien,
Occupons-nous de notre ouvrage;
Et que chacun remplisse bien
Pour aujourd'hui son personnage.

CONSTANCE.

Dans ce château je me déplais,
Et les jardins et les bosquets,
Tout me fatigue à la campagne;
Loin de la ville je me meurs,
J'ai des caprices, des vapeurs.

ÉLISE.

Dans ce château moi je me plais,
Et les jardins et les bosquets,
Tout est charmant à la campagne ;
A la ville moi je me meurs ;
Ici surtout la gaîté m'accompagne.

GERMEUIL.

Fort bien, les champs pour l'une ont des attraits,
L'autre déteste la campagne ;
Moi d'un nouvel époux je montre la tendresse,
Et toujours près de vous, oui toujours je m'empresse.
Si je demande un baiser,
Gardez-vous de le refuser.

ÉLISE, à Germeuil.

N'oubliez pas, je vous en prie,
Que vous jouez la comédie.

GERMEUIL.

Ne faut-il pas que chacun prenne bien
Le ton, l'esprit du personnage...

TOUS.

Mes chers amis, n'oublions rien,
Occupons-nous de notre ouvrage,
Et que chacun remplisse bien
Pour aujourd'hui son personnage.

CONSTANCE.

Rien, en ces lieux, n'est de mon goût.

ÉLISE.

Tout, en ces lieux, est de mon goût.

CONSTANCE.

Dans mon humeur je blâme tout.

ÉLISE.

De mon côté j'approuve tout.

CONSTANCE.

Je suis coquette.

ÉLISE.

Et moi discrète.

CONSTANCE.

Insupportable.

ÉLISE.

Moi très-aimable.

CONSTANCE.

Aux champs la tristesse me suit.

ÉLISE.

Moi, tout m'enchante et me ravit.

GERMEUIL.

Fort bien, dans ce projet tout me ravit.
Ah! quel bonheur s'il réussit!

(On entend des coups de fouet.)

Mon oncle arrive de la chasse, passez dans cet appartement; pendant ce tems-là, moi je vais le préparer à vous recevoir.

CONSTANCE.

Du courage, et tout ira bien.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

GERMEUIL, MARCÉ.

MARCÉ.

Ou sont-ils?.... où sont-ils, ces chers enfans ?

GERMEUIL, courant dans ses bras.

Mon cher oncle.

MARCÉ.

Bonjour, Germeuil ; eh bien ! où donc est ta femme ?

GERMEUIL.

Mon oncle, elle est à réparer le désordre de sa toilette. Nous ne fesons que descendre de voiture, et elle ne veut pas se présenter...

MARCÉ.

Comment ! comment ! des cérémonies !... Oh ! je vois bien qu'on ne me connaît pas. Est-ce qu'elle se croit encore à la ville ?... Je déteste les façons, je veux qu'on soit sans gêne, qu'on marche rondement.

GERMEUIL.

Élise, l'amie dont je vous ai parlé dans ma lettre, est aussi venue.

MARCÉ.

Tant mieux, tant mieux; vos amis sont les miens, et ils seront toujours bien reçus : d'ailleurs je connais les parens de cette jeune personne; ce sont de braves gens que j'estime. Moi, de mon côté, je vous amène le nouveau propriétaire du château voisin; nous nous sommes rencontrés à la chasse, tu seras bien aise de faire sa connaissance. Il n'a que vingt-cinq ans; mais c'est un sage, un philosophe: oh! c'est un garçon charmant! Il est d'une colère affreuse contre les hommes, et surtout contre les femmes... Les belles choses qu'il m'a dites! Tout en chassant, tout en moralisant, nous avons fait plus de dix lieues.

GERMEUIL.

Ainsi, mon oncle, vous vous portez...

MARCÉ.

Ah! mal, mal, mal... Je sens que je m'en vais... tout doucement, mon cher neveu : je suis d'une faiblesse, j'ai le corps si fatigué...

GERMEUIL.

Après avoir fait dix lieues, cela n'est pas étonnant.

MARCÉ.

Oh! non, non, ces dix lieues-là n'y font rien, je peux les faire aisément; c'est une suite de ma mauvaise santé.

GERMEUIL.

Je le vois, vous n'avez plus d'appétit.

MARCÉ.

Pardonnez-moi. Ce n'est pas l'appétit qui me manque : je mange bien, je bois bien, je dors bien ; mais du reste je me porte fort mal.... Au surplus je rends grâce à ma dernière maladie, car sans elle tu ne serais peut-être pas encore marié.

GERMEUIL.

Mais... mon oncle...

MARCÉ.

Ah ! libertin, la vie de garçon est si agréable !

GERMEUIL.

Eh bien ! je vous jure que depuis long-tems je ne la fais plus.

MARCÉ.

Non. Tu as toujours aimé le beau monde, toi, tu donnes dans les colifichets ; je veux profiter de ce voyage pour te convertir, et c'est à mon nouvel ami que j'en abandonne le soin. Ah ! si tu l'entendais raisonner sur le néant des grandeurs humaines, sur l'instabilité.... Mais, parbleu ! le voici lui-même fort à propos, car je ne me rappelle pas bien tous ces grands diables de termes.

SCÈNE V.

SAINT-ANGE, MARCÉ, GERMEUIL.

SAINT-ANGE.

Je n'ai jamais pu rejoindre ce maudit lièvre ; il m'a fait faire un chemin...

MARCÉ.

Ah ! vous voilà, cher ami... J'ai l'honneur de vous présenter mon neveu.

GERMEUIL.

Que vois-je ? Eh ! je ne me trompe pas, c'est Saint-Ange.

SAINT-ANGE.

Comment ! c'est toi, Germeuil ?

MARCÉ.

Vous vous connaissez donc ?

SAINT-ANGE.

Beaucoup. Nous étions officiers dans le même régiment.

MARCÉ.

Ah ! parbleu ! je suis enchanté de cette rencontre.

GERMEUIL.

Mon oncle, est-ce que ce serait là par hasard le philosophe dont vous me parliez tout-à-l'heure ?

MARCÉ.

Lui-même.

GERMEUIL.

Lui ! mais c'était le plus mauvais sujet du régiment.

SAINT-ANGE.

Eh bien ! vous voyez, Monsieur, vous voyez ; avais-je tort de me récrier contre l'injustice des hommes ? C'est cependant un ancien ami qui me traite de mauvais sujet pour quelques petites erreurs de jeunesse que j'expie tous les jours.

GERMEUIL.

Es-tu fou ?.... Comment ! toi ! l'homme le plus léger, le plus indiscret...

MARCÉ.

Allons, paix ! Monsieur, paix ! respectez la vertu, entendez-vous ?

GERMEUIL.

Depuis huit mois que je ne t'ai vu, tu es donc bien changé ?

SAINT-ANGE.

Ah ! mon ami, j'ai vécu un siècle depuis

ce tems-là... J'ai eu tant, tant de chagrins... et puis ce sont les peines du cœur. Ah! les peines du cœur m'ont tué.

MARCÉ.

Ce pauvre garçon!

SAINT-ANGE.

A propos des peines du cœur, es-tu toujours jaloux?

MARCÉ.

Taisez-vous donc, il est marié.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Tu es marié!.. . Ah! mon ami, que je te plains, et que je plains ta femme surtout.

MARCÉ.

Comment, Monsieur, est-ce que le mariage?...

SAINT-ANGE.

Le mariage!.... Ah! c'est une belle chose que le mariage : nous autres moralistes nous le considérons comme la base fondamentale... Ce n'est pas ma faute à moi, si je ne me suis pas marié. Figurez-vous, Monsieur, qu'après avoir été trahi par toutes les femmes, j'ai enfin le bonheur d'en trouver une qui m'aime, ou du moins qui avait l'air de m'aimer; mais voyez la fatalité! elle avait un père.

GERMEUIL.

Ah ! ciel !

SAINT-ANGE.

Ce père l'avait promise à un autre, et, contre le gré de toute la famille je suis éconduit poliment; mais n'importe, je ne me rebute pas. J'obtiens un rendez-vous de ma chère maîtresse, j'escalade un mur, j'arrive dans un bosquet, je la trouve, et là, sous la voûte céleste, au milieu de la nuit, nous nous jurons un éternel amour. Le lendemain je reçus l'ordre de m'embarquer à Toulon; je parcours l'Italie, l'Espagne; partout je ne trouve que corruption, perversité, et mes voyages m'ôtent le peu d'illusions qui me restaient encore. J'avais écrit cent fois à la souveraine de mes pensées; pas un mot de réponse : à mon retour je vole à sa demeure. J'apprends que son père est mort, que depuis ce tems un jeune homme venait souvent la voir et qu'un beau jour ils ont disparu. C'est alors que, maudissant les femmes, je me réfugie dans ce vallon, où je m'amuse à écrire mes aventures pour l'instruction de la postérité, et où le hasard m'a fait rencontrer un sage dans la société duquel j'espère m'élever à cette hauteur de principes, à cette morale sublime, seuls charmes de l'existence et dons précieux de la philosophie.

MARCÉ.

Monsieur, certainement je... je suis votre très-humble serviteur.

GERMEUIL, à part.

Il est fou. (*Haut.*) Comment! tu n'as pas pris plus d'informations sur le compte de ta maîtresse ?.... Il fallait faire des recherches.

SAINT-ANGE.

A quoi bon ?... Je m'attendais à la trouver infidèle... J'aime encore mieux conserver un doute favorable que d'acquérir une conviction désespérante; d'ailleurs, je vous l'avouerai, je crois au fatalisme, moi, et il est dans ma destinée d'être trompé par toutes les femmes.

MARCÉ.

Il est sûr que la jeunesse actuelle est bien dégénérée.

SAINT-ANGE.

Ah ! ne m'en parlez pas ! Nos jeunes gens ont un ton.... des manières.... Il n'y a plus de mœurs, Monsieur, plus de mœurs : c'est épouvantable !

MARCÉ.

Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi. Voyez-vous, je suis de la vieille roche... je pense absolument comme vous, excepté

sur le chapitre des femmes pourtant.... parce que les femmes ont un certain je ne sais quoi... qui fait que je.... Enfin vous m'entendez.

SAINT-ANGE.

Les villageoises.... Ah! je suis bien de votre avis ; voilà les femmes que j'aime : c'est là qu'on trouve la sagesse, la vertu, la fraîcheur...

MARCÉ.

C'est ça, c'est ça.... la vertu et la fraîcheur.... Mais ma nièce ne vient pas, et je brûle de l'embrasser.... Je compte sur elle pour vous réconcilier avec son sexe ; ainsi, mes amis, je vous laisse renouveler connaissance, et je vous rejoindrai bientôt. (*A part, en sortant.*) Il est charmant, ce jeune homme... Quelle sagesse ! quelle profondeur !.... En vérité, c'est un prodige !... C'est un prodige !

SCÈNE VI.

SAINT-ANGE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Maintenant, si cela est possible, regarde-moi sans rire.

SAINT-ANGE.

Non, je ne plaisante point.

GERMEUIL.

Allons, est-ce encore un nouveau genre de folie que tu as adopté.

SAINT-ANGE.

Je parle sérieusement : j'ai dit au monde un éternel adieu..... je me suis relégué dans un ermitage.

GERMEUIL.

Dans un ermitage !

SAINT-ANGE.

Il faut que tu viennes le voir..... Il est fort modeste, mais assez agréable; il y a un parc d'une centaine d'arpens, d'assez belles eaux, une orangerie, un jardin anglais. Ne t'attends pas à des plaisirs bruyans, à un grand monde; je ne reçois société que trois fois par semaine. Nous fesons de la musique, nous jouons la comédie, nous chassons; du reste, point de choses inutiles, point de luxe, je me contente du strict nécessaire.

GERMEUIL.

Parbleu! voilà un nécessaire qui est très-fort de mon goût ; je ne puis trop admirer l'effort prodigieux que tu as fait pour renoncer aux vanités de ce bas monde..... Tu as sans doute une belle bibliothèque ?

SAINT-ANGE.

Non, mon ami, je n'ai pas de livres, je me suis défait de ceux qui étaient dans le château ; c'étaient des romans, des ouvrages inutiles, immoraux.

GERMEUIL.

Et tu les as changés ?...

SAINT-ANGE.

Contre une partie de vin de Champagne délicieux.

GERMEUIL.

En vérité, le troc est nouveau.

SAINT-ANGE.

Que veux-tu, mon ami ? J'ai des principes : le bon vin ne fait jamais de mal, et on ne peut pas en dire autant de tous les livres. Je veux te communiquer mes mémoires. C'est un excellent ouvrage ; je vais les faire imprimer. Ah ! mon ami, quel sujet de réflexions pour la jeunesse : j'y ai semé de la sensibilité.

GERMEUIL.

Je te conseille d'y mettre ton nom ; car, à coup sûr, on ne t'en croirait pas l'auteur.

SAINT-ANGE.

Il y a surtout un certain chapitre intitulé

de la Fidélité des Femmes ! c'est le plus court de l'ouvrage, mais c'est le mieux pensé.

GERMEUIL.

Comment! toi, jadis le preux chevalier du beau sexe ?

SAINT-ANGE.

Mon ami, ne m'en parle plus, je t'en conjure.

DUO.

GERMEUIL.

Ah! conviens, en dépit de ta mauvaise humeur,
Qu'une femme jolie est un être enchanteur.

SAINT-ANGE.

Oui, l'on peut rencontrer plus d'une femme belle ;
Mais la fidélité, mon cher, existe-t-elle ?
Toi, que je cherche vainement,
Femme sensible, cœur fidèle,
Où te trouver, être charmant?
Entends mes vœux, ma voix t'appelle.

GERMEUIL.

Aux femmes consacrer sa vie,
Et les aimer avec ardeur,
C'est la bonne philosophie,
Elle seule mène au bonheur.

SAINT-ANGE.

Elles ont fait tout mon malheur.

GERMEUIL.

Elles ont fait tout mon bonheur.

SAINT-ANGE.

Toi, que je cherche vainement,
Femme sensible, cœur fidèle!
Où te trouver! être charmant?
Entends ma voix qui t'appelle.

GERMEUIL.

On ne cherche point vainement
Femme sensible autant que belle;
On peut trouver assurément,
On peut trouver un cœur fidèle.

SAINT-ANGE.

Oui, désormais calme et tranquille,
Je renonce au séjour, aux plaisirs de la ville.

GERMEUIL.

C'est du dépit! disons tout comme lui!

SAINT-ANGE.

Oui, c'en est fait, oui, mon ami,
J'aime mieux voir de mon hameau
Les filles fraîches et jolies,
Au son aigu d'un chalumeau,
Danser et faire des folies.

GERMEUIL, avec affectation.

Que j'aime à voir de mon hameau, etc.

SAINT-ANGE.

Un ruban, ou bien un bouquet,
Du village c'est la parure,

Les cœurs, sans art et sans apprêt,
Sont simples comme la nature.
Non, rien n'est plus intéressant,
Mon ami, c'est charmant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE.

SAINT-ANGE.

Ah! mon ami, la jolie femme que voilà!.... Est-ce la tienne ?

GERMEUIL.

Si c'est la mienne ?..... Non, ... c'est une de ses amies.

SAINT-ANGE.

Sais-tu qu'elle est bien ?..... Présente-moi..... présente-moi donc.

GERMEUIL.

Ma..... Mademoiselle.

SAINT-ANGE.

C'est une demoiselle ?..... tant mieux.

GERMEUIL.

J'ai l'honneur de vous présenter monsieur de Saint-Ange, un philosophe qui se fait gloire de détester toutes les femmes.

SAINT-ANGE.

Ah! quelle horreur! .... Ne le croyez pas, Mademoiselle; moi! détester les femmes!..... Je n'ai jamais prononcé un pareil blasphème.

ÉLISE.

En voyant Monsieur, on croirait difficilement qu'il pût avoir à s'en plaindre.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Diable! elle a de l'esprit.

GERMEUIL, bas à Elise.

Il faut s'en méfier, c'est un fou..... un indiscret.

SAINT-ANGE.

Croyez que lorsqu'on est aussi belle, aussi intéressante....

GERMEUIL, à part.

Comme il prend feu! (*A Élise.*) S'il se doutait de notre secret, nous serions perdus.

SAINT-ANGE.

Qu'est-ce qu'il vous dit là, Mademoiselle? Je gage qu'il cherche encore à me calomnier.

ÉLISE.

Monsieur.....

GERMEUIL, à Elise.

Prends bien garde.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Mon ami, quelle figure enchanteresse! quelle aimable pudeur !

GERMEUIL.

Oui, oui.....elle n'est pas mal. (*A part.*) Oh ! heureusement voici mon oncle.

SCÈNE VIII.

SAINT-ANGE, MARCÉ, CONSTANCE, GERMEUIL, ÉLISE.

MARCÉ.

Venez, ma petite nièce, venez mettre à la raison un jeune téméraire qui a l'audace d'insulter au beau sexe.

CONSTANCE.

Très-certainement, mon cher oncle, il a tort, et je veux lui prouver.....

MARCÉ.

Tenez, le voici lui-même.

SAINT-ANGE, à part.

Constance !

CONSTANCE.

Ciel !

QUINQUE.

SAINT-ANGE.

Quoi ! mon ami, c'est là ta femme ?

CONSTANCE.

Quel trouble s'élève dans mon ame !

GERMEUIL.

Eh ! oui, sans doute, c'est ma femme.

ÉLISE ET MARCÉ.

Eh ! oui, sans doute, c'est sa femme.

SAINT-ANGE.

Ah ! que mon cœur est agité !
La perfide ose ici paraître,
Et dans ce jour me fait connaître
Son abandon, sa fausseté.

CONSTANCE.

Ah ! que mon cœur est agité
En le voyant ici paraître !
Il va me mal juger peut-être,
Et m'accuser de fausseté.

GERMEUIL ET ÉLISE.

Ah ! que mon cœur est agité !
Elle se trouble, hélas ! peut-être
Va-t-elle ici faire connaître,
Pour mon malheur, la vérité ?

MARCÉ.

Mes chers amis, en vérité,
C'est pour mon cœur un jour de fête;
Qu'à rire ici chacun s'apprête,
Livrons-nous tous à la gaîté.

(A Saint-Ange.)

Comment trouvez-vous ma Constance?
N'est-il pas vrai qu'elle est bien?
Eh bien! vous ne répondez rien?

SAINT-ANGE, avec colère.

Elle est charmante; ah! Dieu! quelle souffrance.

MARCÉ.

Faites-lui donc un compliment.
Allons, soyez un peu galant.

SAINT-ANGE.

Madame, en vérité, je suis ravi.

(A part.)

J'enrage.

MARCÉ, ÉLISE, GERMEUIL.

Fort bien, fort bien, courage!

MARCÉ.

Le voilà déjà tout changé.

SAINT-ANGE, à part.

Oh! la plus coupable des femmes!

MARCÉ.

Hein!... La plus aimable des femmes!

GERMEUIL, ÉLISE.

Et Constance l'a corrigé
De sa haine contre les dames.

SAINT-ANGE.

Moi ! je les hais plus que jamais.

ÉLISE, GERMEUIL, MARCÉ.

Je crois vraiment qu'il déraisonne ?

CONSTANCE.

Hélas ! hélas ! il me soupçonne.

MARCÉ.

Ce n'est pas bien en vérité,
Pardon, je vous l'ai dit, Mesdames,
Il n'aime pas du tout les femmes ;
Et c'est un ours, en vérité.

ÉLISE, GERMEUIL.

Ah ! que son cœur est agité ;
Mais quel courroux soudain l'enflamme ?
Que parle-t-il de fausseté ?
Qui peut ici troubler son ame ?

SAINT-ANGE.

Ah ! que mon cœur est agité.
Trahir ainsi, trahir sa flamme !
Son abandon, sa fausseté,
Et sa présence, et sa beauté,
Tout vient ici troubler mon ame.

CONSTANCE.

Ah! que emon cœur est agité!
Il doit, hélas! être irrité,
Et m'accuser de fausseté.
Tout vient ici troubler mon ame.

MARCÉ.

Je parie, ma nièce, que vous ne devinez pas le motif de sa grande colère, c'est à mourir de rire : il s'était pris d'un fol amour pour une petite coquette, et parce qu'il a des soupçons...

SAINT-ANGE.

Des soupçons!... Dites donc des preuves irrécusables.

CONSTANCE.

Peut-être vous trompez-vous; souvent l'apparence...

SAINT-ANGE, à part.

Voilà le comble de la perfidie.

MARCÉ.

Vous avez reçu de ses nouvelles?

SAINT-ANGE.

Oui, et des plus récentes encore.

MARCÉ.

Elle vous est infidèle? eh bien! morbleu! il ne faut pas se désoler pour ça; oubliez-la et

aimez-en une autre. Voilà comme je me vengerais à votre âge.

CONSTANCE.

Ah ! mon oncle, quel conseil donnez-vous à Monsieur !

SAINT-ANGE, avec dépit.

Il est excellent, Madame, et j'en profiterai.

MARCÉ.

A merveille ; et vous, ma nièce, comment vous trouvez-vous du mariage, hein ? Ah ! dame, c'est drôle, n'est-ce pas un lendemain de noce ? J'espère qu'avant un an je serai grand oncle ; écoutez donc, M. Germeuil, je m'en prendrai à vous au moins.

CONSTANCE.

Mon oncle...

MARCÉ.

Elle rougit cette pauvre petite.... tant mieux... tant mieux... C'est une bonne habitude, ma chère nièce, ne la perdez pas. (*A Germeuil.*) Que tu es heureux, fripon !

SAINT-ANGE.

Le joli rôle que que je joue là !

MARCÉ.

J'aime à voir des jeunes mariés, moi... ça me ragaillardit.... Écoutez, mes amis : je

vous ai fait préparer une chaumière dans le fond du parc ; elle est isolée de tous les autres corps-de-logis..... et n'est composée que d'une seule pièce.... Ce sera là votre appartement.

ÉLISE, à Germeuil.

Ah ! mon Dieu, entends-tu ?

CONSTANCE.

Mon oncle, je n'aime point à me séparer de mon amie.

MARCÉ.

Oh ! je n'entends pas raison là-dessus. Voici la chambre de Mademoiselle..... vous aurez tout le tems de la voir pendant le jour.

CONSTANCE.

Mon oncle, c'est que....

MARCÉ.

Il faut que de nouveaux époux soient entièrement libres, n'est-il pas vrai, monsieur de Saint-Ange ?

SAINT-ANGE.

Oui, oui, Monsieur.

MARCÉ.

Mais vous regardez ma nièce d'un œil terrible.... on croirait vraiment que vous lui en voulez.

CONSTANCE.

Monsieur n'a aucun motif....

SAINT-ANGE, avec dépit.

Non, Madame, non, je n'en ai aucun; je vous ai au contraire beaucoup d'obligation.

MARCÉ.

Allons, voilà qu'il commence à s'adoucir. Je veux vous voir avant peu les meilleurs amis du monde. A propos, vous n'avez pas vu mon parc, mes plantations, mes prairies artificielles..... venez, ma petite nièce, nous irons par la même occasion à la chaumière dont je vous ai parlé.... C'est un petit temple que j'ai pris soin d'élever à l'hymen, et j'espère bien...Vous ne venez pas, monsieur de Saint-Ange ?

SAINT-ANGE.

Pardon, dans un instant j'irai vous rejoindre.

CONSTANCE, à part.

Si je pouvais le détromper!

MARCÉ.

Mademoiselle, voici votre appartement, si vous voulez en prendre connaissance. . Ne vous gênez pas surtout. (*A Saint-Ange.*) Eh bien! venez donc, monsieur de Saint-Ange.

SAINT-ANGE.

Je vous suis.

MARCÉ.

Laissons-le, ma nièce, laissons-le ; il ne se plaît que loin du monde, et il ne faut pas troubler sa solitude.

SCÈNE IX.

SAINT-ANGE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Eh bien ! qu'as-tu donc, mon cher Saint-Ange, tu parais consterné ?

SAINT-ANGE, lui serrant la main.

Adieu, mon ami, adieu.

GERMEUIL.

Qu'est-ce que tu fais là ? Nous voilà seuls maintenant, personne ne peut nous entendre.... Allons, laisse le ton pathétique.

SAINT-ANGE.

Encore une fois, adieu.

GERMEUIL.

Comment, adieu ! Est-ce que tu nous quittes ?

SAINT-ANGE.

A l'instant même.

GERMEUIL.

Et pourquoi ce départ si brusque?

SAINT-ANGE.

Je dois t'en cacher les raisons.... Qu'il te suffise de savoir qu'il est des sacrifices que l'on doit faire à l'amitié.

GERMEUIL.

Allons, parle... Je veux absolument que tu me dises....

SAINT-ANGE, prenant un ton solennel.

Tu l'exiges.... mon ami.... Eh bien! il faut te satisfaire.

GERMEUIL.

Tu me fais trembler!

SAINT-ANGE.

Apprends donc que la perfide que j'ai tant aimée.... qui m'a trahi...

GERMEUIL.

Eh bien! cette perfide?

SAINT-ANGE.

Est ta femme.

GERMEUIL.

Ma femme? (*A part.*) Parbleu! la méprise n'est pas mauvaise.

SAINT-ANGE.

Oui, ta propre femme: tu m'avoueras que c'est bien le cas de devenir misantrope.... Il y va de ta tranquillité; ainsi adieu, pour la dernière fois, adieu....

GERMEUIL.

Quoi! mon ami, ce n'est que cela? Reste, reste, te dis-je, ça ne me fera pas la moindre peine.

SAINT-ANGE.

Comment! toi, autrefois si jaloux...

GERMEUIL.

Oui, jaloux de ma maîtresse, mais de ma femme; ah!

SAINT-ANGE.

Plaisantes-tu?

GERMEUIL.

Non, ne te gêne pas, te dis-je; me prends-tu pour un mari ridicule? Reste, mon ami, reste, je t'en supplie.

SAINT-ANGE, avec dépit.

Oui, je resterai, je resterai, mais c'est pour

lui prouver qu'elle m'est tout-à-fait indifférente... Si je partais, elle pourrait croire que ce serait par dépit, par désespoir.... Oh! non, non.... Je veux lui prouver...(*A Germeuil.*) Mon ami, c'est arrêté, je reste, je reste, je suivrai le conseil de ton oncle... Ah! quelle idée sublime! Mon ami, je ne l'aime plus... la charmante Élise l'a tout-à-fait bannie de mon souvenir.

GERMEUIL.

Ah! ah!

SAINT-ANGE.

J'en suis amoureux!

GERMEUIL.

D'Élise?

SAINT-ANGE.

Amoureux à en perdre la tête... je l'adore... je l'idolâtre....

GERMEUIL.

Quoi! si promptement?

SAINT-ANGE.

Que veux tu? c'est un coup de sympathie. Ah! çà, je compte sur toi pour me seconder auprès d'elle.

GERMEUIL.

Sur moi?

SAINT-ANGE.

Tu parais avoir sa confiance; parle-lui de

ma fortune, de ma naissance, de mon caractère.... Vante-moi.... Dis que je suis tendre, fidèle, discret...

GERMEUIL.

Non.... je ne dirai pas cela, je suis trop véridique... D'ailleurs tu es mon ami, Saint-Ange, et je ne souffrirai pas que tu formes une pareille inclination.

SAINT-ANGE.

Eh! pourquoi donc ?

GERMEUIL.

D'abord Élise n'est pas riche.

SAINT-ANGE.

Tant mieux.... Je le suis, moi; j'enrichirai celle que j'aime... Connais-tu une jouissance plus douce ?

GERMEUIL.

Et puis elle n'est pas ce qui s'appelle jolie....

SAINT-ANGE.

Ah! mon ami, ne dis donc pas cela, tu fais tort à ton goût... elle est aussi bien que ta femme pour le moins... Elle a une physionomie! un teint! des yeux!... ah! quels yeux!...

GERMEUIL.

Je ne dis pas qu'elle soit mal, mais c'est son caractère.

SAINT-ANGE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Elle est coquette.

SAINT-ANGE.

Quelle femme ne l'est pas ?

GERMEUIL.

Capricieuse.

SAINT-ANGE.

Elle est capricieuse?... Ah ! mon ami, tu me décides... J'adore une femme capricieuse, elle est tour à tour légère, vive, indolente, étourdie, raisonnable.... On trouve en elle les qualités de dix autres femmes, et au sein même de la fidélité, on peut jouir des charmes de l'inconstance... Elle est capricieuse!... ah ! mon cher Germeuil, c'est un trésor pour un amant !

GERMEUIL.

Tu n'aimes que les villageoises, et Élise est de Paris.

SAINT-ANGE.

Un instant ! il n'est pas de règle sans exception ; d'ailleurs, je gage qu'elle a long-tems habité la campagne... Il y a dans tous ses traits une candeur, une naïveté qui sentent le village.

GERMEUIL.

Oh ! le bourreau !... Allons, définitivement elle ne saurait te convenir, et je ne souffrirai pas....

SAINT-ANGE.

Ah ! doucement, M. Germeuil; songez que vous m'avez déjà enlevé une maîtresse, et que cette fois-ci... En vérité, je t'admire, tu n'es pas jaloux de ta femme, et tu prends feu quand il s'agit d'une autre.

GERMEUIL, à part.

Mais je suis bien bon de m'alarmer de la sorte, ne connais-je pas ma femme!... (*Haut.*) Mon ami, fais ce que tu voudras; mais je t'assure que tu prendras une peine inutile; Élise est d'une froideur, d'une indifférence; elle ne pourra pas te souffrir, elle n'aime que les gens raisonnables : adieu, mon cher Saint-Ange, adieu.

SCÈNE X.

SAINT-ANGE,

Ah ! Élise ne pourra me souffrir; nous verrons.... nous verrons, M. Germeuil. Vous me défendez de l'aimer, c'est une raison de plus pour m'y déterminer. Je ris déjà de la

colère de Constance... quand elle verra que je prends mon parti si gaîment... Au reste, elle l'a voulu, je n'ai pas le moindre reproche à me faire, à quoi bon m'affliger?

AIR.

O vous! qui sans espoir pleurez une infidèle,
Amans infortunés, prenez-moi pour modèle.
Point de courroux, point de dépit,
Que ma méthode soit la vôtre;
Si ma maîtresse me trahit,
Le lendemain j'en trouve une autre.
Irai-je en chevalier gaulois,
La lance au poing, courir les champs, courir les bois,
Nouveau Roland, frappant et d'estoc et de taille,
Aux arbres des forêts livrerai-je bataille?
Irai-je en galant troubadour
Soupirer la tendre romance,
Et, vrai martyr de ma constance,
Sous un arbre mourir d'amour?
Vraiment je n'en ai point l'envie;
Ah! non, non, c'est une folie.

Point de courroux, etc.

Ah! voilà la charmante Élise; allons, je l'aime, c'est une chose décidée, voilà le moment de lui faire ma déclaration.

SCÈNE XI.

SAINT-ANGE, ÉLISE.

ÉLISE.

Pardon, Monsieur, je croyais que Germeuil...

SAINT-ANGE.

Il vient de sortir, Mademoiselle; mais restez, de grâce...

ÉLISE.

Je crains...

SAINT-ANGE.

Vous craignez de vous trouver avec moi?

ÉLISE.

Monsieur, vous aimez à être seul.

SAINT-ANGE.

Oui, j'en conviens, j'aime la solitude, mais elle a mille fois plus de charmes pour moi quand vous l'embellissez.

ÉLISE.

Comment donc, Monsieur? mais je crois que vous devenez galant?

SAINT-ANGE.

Cela vous étonne?...

ÉLISE.

N'avez-vous pas juré une haine éternelle à mon sexe ?

SAINT-ANGE.

Ayez donc meilleure opinion de moi... Oui, je hais les femmes frivoles, infidèles; mais j'apprécie, j'idolâtre la vertu modeste, l'ingénuité touchante; et en vous voyant paraître...

ÉLISE.

En vérité, Monsieur, quand vous me feriez la cour...

SAINT-ANGE.

Quel dommage que ces traits enchanteurs cachent une ame froide et indifférente !

ÉLISE.

Eh ! mais, Monsieur, qui vous a dit cela ?

SAINT-ANGE.

Ah ! je le sais.

ÉLISE.

Je vous assure que vous êtes mal informé.

SAINT-ANGE.

Quoi ! il se pourrait ?... vous seriez susceptible d'un tendre attachement ?

ÉLISE.

Sans doute.

SAINT-ANGE.

D'un amour sans bornes ?

ÉLISE.

Eh ! pourquoi donc pas, Monsieur ?

SAINT-ANGE.

Votre cœur ne serait point insensible ?

ÉLISE.

Hélas ! je ne l'éprouve que trop en ces lieux.

SAINT-ANGE.

Elle se trouble, elle soupire, c'en est fait, je ne puis plus me contraindre. Charmante Élise !... pardonnez à la témérité de cet aveu, mais je vous aime, je vous adore !... Je suis jeune, j'ai vingt mille livres de rente ; je peux disposer de ma main, de ma fortune, et je viens les mettre à vos pieds. On dit que vous n'aimez que les gens raisonnables... Je suis la raison même ; acceptez-vous ? Ah ! songez qu'un refus me mettrait au supplice... Je n'y survivrais pas, Mademoiselle, je n'y survivrais pas.

ÉLISE.

Quoi ! Monsieur, est-il bien possible ?

SAINT-ANGE.

Vous consentez ? Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

DUO.

Répétez-moi, je vous en prie,
Ce doux aveu, ce mot charmant
Qui font le bonheur de ma vie.

ÉLISE.

Ah! quel est mon étonnement!

SAINT-ANGE.

Répétez-moi, je vous en prie, etc.

ÉLISE.

Mais je n'ai pas encor parlé.

SAINT-ANGE.

Vos beaux yeux m'ont tout révélé.

ÉLISE.

Je vous proteste...

SAINT-ANGE.

O doux moment!

ÉLISE.

Je vous assure.

SAINT-ANGE.

Ah! c'est charmant.
Répétez-moi, je vous en prie, etc.
Toujours ainsi vous m'aimerez?

ÉLISE, avec ironie.

Toujours ainsi!

SAINT-ANGE.

Et jamais vous ne changerez?
Mêmes aveux, même tendresse?

ÉLISE.

Mêmes aveux, même tendresse.

SAINT-ANGE.

Et vous tiendrez votre promesse?

ÉLISE.

Et je tiendrai cette promesse.

ENSEMBLE.

SAINT-ANGE.

Ah! c'en est fait, je suis heureux,
L'amour répond à tous mes vœux,
Il protégea mon tendre hommage,
Et ma victoire est son ouvrage.

ÉLISE.

A peu de frais il est heureux,
Il me croit sensible à ses vœux,
A l'amour même il rend hommage;
Ah! c'est vraiment un badinage.

SCÈNE XII.

SAINT-ANGE, GERMEUIL, ÉLISE.

GERMEUIL.

Ah ! ah ! Saint-Ange et ma femme en tête-à-tête !

SAINT-ANGE.

Te voilà, Germeuil, eh bien ! c'est fini.

GERMEUIL.

Comment, c'est fini ?

SAINT-ANGE.

Oui, mon cher, je l'aime, elle m'aime, nous nous aimons.

GERMEUIL.

Elle t'aime ! qui te l'a dit ?

SAINT-ANGE.

Son trouble, son émotion... En vérité j'en perds la tête. (*A part.*) Ah ! perfide Constance !... Je vais la trouver pour lui montrer que je suis de sang-froid. (*A Élise.*) Adieu, Mademoiselle, vos bontés ont excité en moi un transport, une ivresse. (*A Germeuil.*) Mon ami, pendant que je suis absent, achève de la déterminer en ma faveur... Je te réponds qu'elle est bien disposée, et que tu auras

fort peu de chose à faire... Pardon, charmante Élise, je m'éloigne, mais c'est pour penser à vous.

SCÈNE XIII.

GERMEUIL, ÉLISE.

GERMEUIL.

Eh bien, Madame?

ÉLISE.

Quoi, mon ami?

GERMEUIL.

Je vous admire! Vous avez fort bien encouragé ce jeune audacieux.

ÉLISE.

Vous pourriez croire?...

GERMEUIL.

Il est si flatteur pour une femme de s'entendre dire qu'on l'aime.

ÉLISE.

Mais, mon ami, que vouliez-vous que je répondisse? A peine m'a-t-il laissé le tems de lui dire un mot.

GERMEUIL.

Eh! Madame, une femme se fait toujours bien respecter quand elle le veut... Mais

M. de Saint-Ange est un joli homme; un jeune fou... et voilà plus...

ÉLISE.

Ah! Germeuil, Germeuil! Devais-je m'attendre?...

GERMEUIL.

Pardon, ma chère Élise, pardon, je t'afflige, mais je suis dans une situation.... Les contrariétés que j'éprouve,.... l'amour que j'ai pour toi... De grâce, oublie ce petit moment de vivacité.

ÉLISE.

Que vos soupçons me rendent malheureuse!

GERMEUIL.

Oui, je conviens que je suis un extravagant, j'ai les plus grands torts à me reprocher; mais pardonne-les-moi, je t'en supplie.

ÉLISE.

Vous ne vous doutez pas de la peine...

GERMEUIL.

Tu veux me mettre au désespoir, ma chère amie..... Encore une fois, pardon. Allons, embrasse-moi, Élise, embrasse-moi.

(Il l'embrasse tendrement.)

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, MARCÉ, ÉLISE.

MARCÉ.

Eh bien ! eh bien ! que vois-je ! mes yeux ne me trompent-ils point ?

GERMEUIL.

Ciel ! mon oncle.

ÉLISE.

Nous sommes perdus.

MARCÉ.

Fort bien, monsieur mon neveu !... Ne vous dérangez pas. Après trois jours de mariage, n'avez-vous pas de honte ?

GERMEUIL.

Mon oncle, ne croyez pas...

MARCÉ.

Paix ! Que direz-vous pour vous excuser ? Sans respect pour les mœurs, pour la décence....

GERMEUIL.

Je vous jure...

MARCÉ.

Silence!... Et vous, Mademoiselle, est-ce ainsi que vous reconnaissez l'amitié que ma nièce a pour vous? Désunir un ménage!... ce procédé m'indigne.

ÉLISE.

A quoi suis-je exposée!

GERMEUIL.

Mon oncle, laissez-moi vous expliquer.

MARCÉ.

Point d'explication. (*A part.*) Décemment cette jeune personne ne peut rester ici. Par un prétexte.... C'est fort embarrassant;.... m'y voilà.... m'y voilà. (*Haut.*) Mademoiselle, je suis très-reconnaissant de la bonté que vous avez eue d'accompagner ma nièce jusque chez moi, mais vous avez des parens qui vous aiment.... qui vous aiment tendrement; ils doivent être impatiens de vous revoir.... Eh bien! Mademoiselle. (*A part.*) Elle ne répond pas. (*Haut.*) Ils ne pourraient jamais supporter votre absence, ces bons parens, aussi vais-je donner des ordres pour qu'on vous reconduise sur-le-champ chez eux.

ÉLISE.

O ciel!

GERMEUIL.

Je ne souffrirai pas...

MARCÉ.

Eh bien! ne va-t-il pas faire le petit mutin? En vérité, je te conseille, tu seras bien reçu.

GERMEUIL, à part.

Quelle situation !

MARCÉ.

Soyez tranquille, Mademoiselle, on aura pour vous tous les soins, tous les égards.... Vous serez dans une excellente chaise de poste, avec une personne de confiance; ainsi, rassurez-vous.

ÉLISE, à Germeuil.

Grand Dieu ! que devenir?

GERMEUIL.

Rassure-toi, je te suivrai.

MARCÉ.

Ah ! rassure-toi, je te suivrai ; voyez quel ton familier... Oh ! l'infâme !...

GERMEUIL, à part.

Je souffre le martyre.

MARCÉ.

C'est qu'en vérité, je crois qu'il veut prendre un ton !... Mais je n'en reviens pas ;...

après trois jours de mariage... avec une petite femme si gentille, quelle horreur ! Quelle abomination ! quel scandale !... Par ici, Mademoiselle, par ici, je vais donner des ordres pour les préparatifs de votre départ. Ah ! rassure-toi, je te suivrai !

SCÈNE XV.

GERMEUIL.

Quel parti prendre ?... Il va faire partir ma femme... Il faut que ce Saint-Ange soit arrivé ici pour notre malheur !... En vérité il semble que tout m'abandonne.

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, GERMEUIL.

CONSTANCE.

Ah ! mon cher Germeuil, je vous trouve enfin, vous me voyez dans un chagrin...

GERMEUIL.

Je suis dans un désespoir...

CONSTANCE.

Vous ne savez pas à quoi je me suis exposée en consentant à passer pour votre femme ; avez-vous remarqué le trouble, l'émotion de ce jeune homme ?

GERMEUIL.

Hélas ! nous sommes perdus.

CONSTANCE.

Comment ! notre secret est-il découvert ?

GERMEUIL.

Non pas. Mais figurez-vous que ce maudit Saint-Ange veut à toute force épouser ma femme.

CONSTANCE.

Est-il possible !

GERMEUIL.

Oui, il en est éperdument amoureux, il fait mille extravagances.

CONSTANCE.

Le traître ! le perfide !.... manquer à ses sermens.

GERMEUIL.

Mais, Constance, écoutez-moi

CONSTANCE.

Sa conduite est affreuse.

GERMEUIL.

Allons, tout le monde perd la tête ici.... Mais songez donc...

CONSTANCE.

Je conviens que l'apparence était contre moi; mais il fallait qu'il eût bien peu d'amour, puisqu'il a pu se résoudre si promptement.

GERMEUIL.

Ah! nous voilà entre bonnes mains.... Mais, où est ma femme?.... Pourrai-je la revoir?.... N'est-elle pas déjà partie. O ciel! hâtons-nous de suivre ses traces.

SCÈNE XVII.

CONSTANCE.

Ah! que je l'avais mal jugé... J'avais cru voir dans son trouble, dans son émotion, une nouvelle preuve de sa tendresse... Mais non,... il ne lui fallait qu'un prétexte, et il l'a trouvé.... Quand je me rappelle ses sermens!... Mais, hélas!

AIR.

Serment d'amour
Ressemble à fleur nouvelle.

Il dure un jour,
Et disparaît comme elle.
D'un souffle de zéphir,
Si la fleur est ternie,
Pour un nouveau désir
La promesse est trahie.
C'est ainsi que les flots
D'une onde claire et pure
Perdent leur doux repos
Par le moindre murmure.

O toi, qui me promis
D'aimer toute la vie,
Déjà tu me trahis,
Ingrat, ton cœur m'oublie.
Tous tes sermens, que sont-ils devenus?
Je vis encore, et tu ne m'aimes plus.
De ce siècle volage
L'inconstance est donc le partage.

Serment d'amour, etc.

SCÈNE XVIII. (*)

SAINT-ANGE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Le voici.... Gardons-nous bien de le détromper ; voyons un peu, avant, comment il essaiera de justifier sa conduite.

SAINT-ANGE, à part.

Allons, de la fermeté,... du sang froid... Je ne l'aime plus... ainsi.... Qu'elle est jolie! Comment, avec une figure aussi douce, peut-on cacher un cœur aussi faux ?

CONSTANCE.

Ah! ah! c'est vous, Monsieur ?

SAINT-ANGE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Vous vous éloignez déjà du nouvel objet de vos amours ?

(*) Toute cette scène doit être jouée avec un dépit mêlé de douleur.

SAINT-ANGE.

Point du tout, Madame, car je croyais le trouver ici.

CONSTANCE.

A merveille. Il paraît que vous l'aimez beaucoup ?

SAINT-ANGE.

Éperdument, Madame.

CONSTANCE.

Voilà une flamme bien subite.

SAINT-ANGE.

Oui, mais bien sincère.

CONSTANCE.

Vous vous mariez, m'a-t-on dit ?

SAINT-ANGE.

On dit vrai, Madame, je me marie.

CONSTANCE.

Bientôt ?

SAINT-ANGE.

Pas aussi promptement que je le désire.

CONSTANCE.

Et c'est un mariage ?...

SAINT-ANGE.

D'inclination, Madame, d'inclination.

CONSTANCE.

Puissiez-vous trouver dans un lien si doux tout le bonheur que vous méritez!

SAINT-ANGE.

Je vous suis obligé; mais puisque vous me voulez tant de bien, permettez-moi de vous demander une grâce.

CONSTANCE.

Une grâce, Monsieur? parlez.

SAINT-ANGE.

Vous connaissez celle que j'aime.

CONSTANCE.

Elle est ma meilleure amie.

SAINT-ANGE.

C'est à ce titre que j'ose vous prier de lui parler de moi.... dites-lui bien que je n'aspire qu'à la rendre heureuse.

CONSTANCE.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

SAINT-ANGE.

Dites-lui, surtout, et vous le savez mieux que personne, que ce cœur est susceptible du plus tendre attachement; que, si elle venait à me tromper un jour, elle me ferait un mal, un mal!... qu'elle empoisonnerait tout le bonheur de ma vie.

CONSTANCE.

Oui, Monsieur, je lui répéterai tout cela; je lui dirai surtout comme vous êtes fidèle, combien il vous en coûte pour rompre vos premiers liens, et avec quelle peine vous en formez de nouveaux.

SAINT-ANGE.

Mais, Madame, vous n'avez pas l'air bien pénétrée de ce que vous dites-là!

CONSTANCE.

Pardonnez-moi, Monsieur, pardonnez-moi... Vous n'avez plus rien à lui faire dire?

SAINT-ANGE.

Non, Madame, vous êtes libre d'ajouter ce que vous suggérera la bonne opinion que vous devez avoir de moi.

CONSTANCE.

Eh bien! Monsieur, j'ajouterai que vous êtes l'homme du monde le plus léger, le plus inconstant, le plus injuste; que vous ne craignez pas de déchirer un cœur que vous avez rendu sensible, et que vous vous faites un jeu de tous vos sermens.

SAINT-ANGE.

Voilà un reproche auquel j'étais loin de m'attendre... Eh! qui les a violés ces sermens, si ce n'est vous?

CONSTANCE.

Moi! Monsieur?

SAINT-ANGE.

Mais la chose est assez claire, je crois.

CONSTANCE.

Elle ne l'est pas du tout, Monsieur.

SAINT-ANGE.

Quoi! lorsque j'arrive, lorsque je vous trouve mariée, vous osez me dire que vous n'êtes point infidèle?

CONSTANCE.

Oui, sans doute, j'ose le dire.

SAINT-ANGE.

Allons donc, Madame, vous me feriez croire..... Vous êtes la femme de Germeuil, cependant.

CONSTANCE.

Et si ce n'était pas?

SAINT-ANGE.

Si vous ne l'étiez pas?... O ciel! quel soupçon! Mais non... vous m'abusez encore... vous voulez essayer l'empire que vous avez conservé sur mon faible cœur.

CONSTANCE, avec la plus grande agitation.

Eh bien! en deux mots... Élise est la femme

de Germeuil... je ne suis pas mariée, et c'est pour assurer la fortune de ces bons amis que je me suis prêtée à jouer un instant le personnage de nièce de M. de Marcé.

SAINT-ANGE.

Quoi! il se pourrait?...

CONSTANCE.

Je devais paraître folle, étourdie, mais votre présence a déconcerté mon plan.

SAINT-ANGE, aux genoux de Constance.

Ah! Constance! vous êtes une femme adorable! vous êtes un ange! je tombe à vos genoux. Pardonnez un moment d'erreur; c'était le dépit, le désespoir de vous avoir perdue.

CONSTANCE.

Ah! Saint-Ange! de quel poids vous soulagez mon cœur.

SCÈNE XIX.

SAINT-ANGE, MARCÉ, CONSTANCE.

MARCÉ.

Oh !oh ! encore ? Fort bien... partie carrée !

SAINT-ANGE.

Monsieur de Marcé !

CONSTANCE.

O ciel !

MARCÉ.

Le mari d'un côté, la femme de l'autre.

SAINT-ANGE.

Je vais reprendre mon rôle.

MARCÉ.

Dites-moi donc, monsieur le philosophe, est-ce une thèse ou bien un cours de morale que vous répétez-là ? Et vous, ma chère nièce, il paraît que vous vous formez à son école... Dans une maison honnête, devant le portrait de feu votre tante, dont l'honneur n'a pas failli une seconde pendant près de soixante-cinq années.

CONSTANCE.

Ah! mon oncle, quel bruit vous faites pour si peu de chose!

MARCÉ.

Comment, pour si peu de chose! lorsque je trouve Monsieur à vos pieds?

CONSTANCE.

Eh bien! qu'y a-t-il de si étonnant qu'un homme soit aux pieds d'une jolie femme? Vous n'avez donc jamais rien vu, mon cher oncle?

MARCÉ.

Ah! bon Dieu! bon Dieu! quel langage! Mais vous avez un mari, Madame... Si j'allais lui apprendre...

CONSTANCE.

A Germeuil?... Allez, Monsieur, allez tout lui dire; vous ne lui apprendrez rien de nouveau... Liberté tout entière, voilà notre devise. Il ne me gêne pas, je ne le trouble point, et nous sommes toujours d'accord.

MARCÉ.

Voyez l'ingénuité du vice... Ah! quels principes!... quelle dépravation!

SAINT-ANGE.

J'en suis indigné!

MARCÉ.

Le joli petit ménage!... Qu'est-ce que j'ai fait là!... Le feu est aux quatre coins de ma maison.

CONSTANCE.

Ne vous mettez donc pas en colère, mon cher oncle, vous allez vous rendre malade.

MARCÉ.

Madame, voulez-vous rire à mes dépens?

SAINT-ANGE.

En effet, il est affreux...

CONSTANCE.

Allons, paix, mon cher Saint-Ange, vous ne savez ce que vous dites... Adieu, mon cher oncle... Sans rancune. Vous ne connaissez pas les usages reçus dans la bonne compagnie; je me charge de vous mettre au fait, et j'espère qu'avant peu nous serons les meilleurs amis du monde... Sans adieu, monsieur Saint-Ange... Je vous attends... Ne tardez pas à me rejoindre.

SCÈNE XX.

SAINT-ANGE, MARCÉ.

MARCÉ.

J'ÉTOUFFE! j'étouffe! Il y a de quoi me faire mourir.

SAINT-ANGE.

Moi, je suis confondu.

MARCÉ.

Depuis deux jours qu'ils sont mariés!... Qu'est-ce que ce sera donc dans un an? Quelle légèreté!

SAINT-ANGE.

Quelle conduite!

MARCÉ.

Et vous, Monsieur, avec votre haine pour les femmes.

SAINT-ANGE.

Que voulez-vous, Monsieur? j'ai été séduit... Les plus grands hommes ont leurs momens de faiblesse.... Mais je rougis de la mienne, et je vous jure que je ne conserve pour celle qui est votre nièce aucun sentiment qui soit réprouvé par l'honneur.

MARCÉ.

A d'autres, maintenant; je ne me fie plus... Vous ne rougissez pas!.... Une femme mariée!...

SAINT-ANGE.

Pour vous prouver que je ne songe plus à madame Germeuil, dès aujourd'hui j'épouse son amie.

MARCÉ.

Son amie!

SAINT-ANGE.

Oui, la personne qui l'accompagne.

MARCÉ.

Vous l'épousez?

SAINT-ANGE.

Dès aujourd'hui, vous dis-je.

MARCÉ.

Voilà bien la jeunesse!... Diable, un instant, n'allez pas faire d'étourderie. La connaissez-vous bien, cette jeune personne?

SAINT-ANGE.

A merveille.

MARCÉ.

J'ai deux petits mots à vous dire sur son compte.

SAINT-ANGE.

A quoi bon ?.... toutes mes réflexions sont faites.

MARCÉ.

Je ne souffrirai pas que vous soyez trompé par cette femme.

SAINT-ANGE.

N'ayez là-dessus aucune inquiétude.

MARCÉ.

Mais, quand je vous dirai que je l'ai trouvée ici...

SAINT-ANGE.

Erreur!

MARCÉ.

Je l'ai vue de mes propres yeux.

SAINT-ANGE.

Prévention!

MARCÉ.

Il faut absolument que vous sachiez...

SAINT-ANGE.

Je sais tout.

MARCÉ.

Ah! quel homme entêté!.. je vous dis que vous serez...

SAINT-ANGE.

Ça m'est égal, je prends tout sur moi.

MARCÉ, à part.

Puisque cela lui fait plaisir, il ne faut pas disputer des goûts. (*Haut.*) Eh bien! soit, épousez donc l'amie de ma nièce... Dans le fait, c'est le vrai moyen d'arranger tout sans bruit... J'ai un notaire dans ma maison; allez le trouver de ma part, faites dresser un contrat, mariez-vous, mais surtout ne rentrez pas chez moi; partez à l'instant avec votre femme.

SAINT-ANGE.

Que nous partions?

MARCÉ.

Oui, je suis bien fâché de le dire, mais la tranquillité de ma maison... la vôtre... la décence, l'honneur exigent que vous n'y restiez pas... Enfin, je ne veux pas en dire davantage, mais vous devez m'entendre.

SAINT-ANGE.

Eh bien! soit, Monsieur, nous partirons.

MARCÉ.

Je viens de faire atteler des chevaux de poste à ma chaise, elle est prête à vous recevoir; allons, encore une fois, hâtez-vous.

SAINT-ANGE.

Ah! Monsieur, que de reconnaissance!...

MARCÉ.

Vous me remercierez une autre fois..... partez...

SAINT-ANGE.

Monsieur de Marcé, vous êtes un homme charmant, adorable!.. Avant de partir, souffrez que je vous embrasse... que je vous presse contre mon sein.... Jamais on ne fut plus agréablement congédié.

MARCÉ.

Un instant.... prenez donc garde, vous m'étouffez... Allons, dépêchez vous, et que le diable vous emporte avec vos embrassades et vos complimens.

SCÈNE XXI.

MARCÉ.

Malgré tout ce qui m'arrive... je ne saurais m'empêcher de rire de la confiance de ce pauvre diable.... Il croit avoir trouvé là un trésor de fidélité, tandis qu'il y a un instant... dans ce salon... C'est une chose digne de remarque, les hommes qui crient le plus contre les femmes sont toujours les premiers attrapés... Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait ce que je devais pour les bonnes mœurs....

Au reste, c'est une bonne leçon... ça m'apprendra à ne pas marier les gens avant de savoir s'ils se conviennent... Mais voici mon fripon de neveu.

SCÈNE XXII.

MARCÉ, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Ah! mon oncle, qu'avez-vous fait d'Élise? Qu'est-elle devenue?... Où est-elle ?

MARCÉ.

Comment! libertin que vous êtes, vous osez encore m'en parler? Mais j'ai mis bon ordre à vos déréglemens... vous ne la verrez plus...

GERMEUIL.

O ciel! serait-elle partie?

MARCÉ, à part.

Il faut lui ôter tout espoir. (*Haut.*) Au moment où je vous parle, elle est à courir la poste sur la route de Lyon.

GERMEUIL.

Grand Dieu! qu'avez-vous fait?

MARCÉ.

Rassurez-vous, elle est en bonne compagnie, M. de Saint-Ange est avec elle.

GERMEUIL.

Comment, Saint-Ange est parti avec ma femme? Ah! mon oncle, vous avez fait enlever ma femme!

MARCÉ.

Ta femme! que diable me chantes-tu là?

GERMEUIL.

Oui, mon oncle, ma femme; Saint-Ange en est amoureux.

MARCÉ.

Et comment le sais-tu?

GERMEUIL.

Il me l'a dit lui-même... Apprenez...

SCÈNE XXIII.

SAINT-ANGE, CONSTANCE, ÉLISE, MARCÉ, GERMEUIL.

SAINT-ANGE.

Monsieur, avant de monter en voiture, suis bien aise de vous présenter ma femme.

GERMEUIL.

Qu'entends-je?

SAINT-ANGE, à Constance.

Allons, madame de Saint-Ange, remerciez monsieur de Marcé des bontés qu'il a eues pour vous.

MARCÉ.

Madame de Saint-Ange! Que diable cela veut-il dire?

SAINT-ANGE.

Oui, Monsieur, c'est ma femme; ne m'avez-vous pas dit de la conduire chez votre notaire?

GERMEUIL.

Quoi! mon oncle, vous les avez mariés? Ah! vous me rendez la vie... je tombe à vos pieds.

MARCÉ.

Allons, voilà l'autre qui me remercie d'avoir marié sa femme! En vérité, je crois qu'ils extravaguent tous. Qu'est-ce que tout cela signifie?

SAINT-ANGE.

Eh bien! Monsieur, c'est moi qui dirai la vérité tout entière. Apprenez donc que Constance s'est prêtée à passer pour votre nièce, mais qu'elle ne l'est pas.

MARCÉ.

Comment donc!

CONSTANCE.

Non, Monsieur.

SAINT-ANGE.

La véritable, c'est Élise.

MARCÉ.

Ah! ah!

ÉLISE, à part.

Je tremble.

SAINT-ANGE.

Avez-vous pu vous méprendre sur mes principes? M'avez-vous cru capable de séduire la femme de mon ami? Moi, moi, philosophe... Non, Monsieur... non... vous ne l'avez pas cru.

MARCÉ.

Que diable me chantez-vous là?... Ainsi donc, M. Germeuil...

SAINT-ANGE.

Ah! il a tort, très-grand tort; mais la jeunesse a ses travers, l'humanité ses faiblesses, l'inexpérience ses erreurs. Les hommes seraient bien à plaindre, si la sagesse n'était pas indulgente... et si le pardon des injures...

MARCÉ.

Allons donc, laissez, monsieur le philosophe.

SAINT-ANGE.

Et d'ailleurs, songez que nous avons respecté les bonnes mœurs.

CONSTANCE.

La décence.

GERMEUIL.

La fidélité conjugale.

ÉLISE.

Mon cher oncle.

MARCÉ.

Vous m'avez tous trompé... je suis d'une colère!... Mais pourtant, je l'avouerai, me voilà soulagé d'un grand poids, car au moins je suis sûr qu'il ne s'est pas passé de scandale dans ma maison. (*A Élise et à Constance.*) Allons, embrassez-moi et soyez heureux.

CHŒUR FINAL.

Cet heureux jour comble { vos / nos } vœux.
Plus de soucis, plus de tristesse,
Livrons-nous tous à l'allégresse,
Et célébrons d'aussi doux nœuds.

FIN D'UNE HEURE DE MARIAGE.